



Sans titre, 2018, Huile et cire sur toile, 220 x 140 cm, Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres

Djamel Tatah
Vois-là...
Du 18 mai au 15 juin 2019

DOSSIER DE PRESSE
Pour plus d'information, merci de contacter
Eléonore Levai
(+33)6 42 01 88 18
e.levai@galeriepoggi.com

Djamel Tatah Vois-là...

Du 18 mai au 15 juin 2019 à la galerie Poggi
Dès le 17 mai 2019 au musée des Arts et Métiers

Jérôme Poggi est heureux de présenter la première exposition personnelle consacrée à Djamel Tatah (France, 1959) qui a officiellement rejoint la galerie en septembre 2018. En partenariat avec Ben Brown Fine Arts, ce solo show réunit un ensemble d'oeuvres récentes.

En parallèle, Djamel Tatah est invité par le musée des Arts et Métiers à investir le chœur de l'église Saint-Martin-des-Champs. Il y installe une oeuvre gravée de grand format, réalisée dans l'atelier du maître imprimeur Michael Woolworth.

« Cette exposition est un fragment en huit tableaux de mon expérience de la peinture, autour de thèmes récurrents dans mon travail (guerre, solitude, errance) par lesquels s'exprime mon rapport au monde. »

Djamel Tatah



Sans titre, 2014, Huile et cire sur toile 200 x 600 cm, Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres

Face au monde. Djamel Tatah et l'éloquence du silence.

Djamel Tatah est peintre, un artiste du pigment pictural au XXI^e siècle, dans une société pixellisée et virtuellement connectée. Depuis un médium « académique », classique, voire désuet pour certain.e.s, Djamel Tatah exprime insolemment toute la pertinence d'une peinture ancrée dans une contemporanéité, aujourd'hui portée par l'interconnexion accrue et l'immédiateté. Pourtant ses toiles soulignent un certain sentiment de solitude en rassemblant des fragments choisis de figures humaines isolées qui révèlent la nécessité de poser calmement une vision introspective critique face aux fracas du monde.

À la manière d'un cinéaste, Djamel Tatah remonte et monte des séquences choisies du monde physique et virtuel. Il constitue à partir d'une banque d'images personnelles, composée de ses propres photographies et de sources iconographiques usuelles, collectées sur le web et dans la presse, des œuvres habitées de figures à hauteur d'Hommes, ici convoquées pour accompagner ses réflexions face au monde. Ces sources, il les retravaille et les projette à même la toile pour tenter dès lors de transcrire et incarner, dans l'acte de peindre, une autre relation au monde.

Loin de vouloir dénoncer, ces œuvres nous appellent à réfléchir posément et intensément avec et contre l'écran du temps au sein d'une matière à réflexion entoillée. Face aux œuvres de Djamel Tatah on est alors submergé, tant par l'échelle des corps peints à hauteur du sujet regardant, que par ce sentiment d'isolement et de silence saisissant et manifeste. Ce silence de la méditation et de la solitude nous remémore alors le temps suspendu des œuvres d'Edward Hopper. La facture de l'artiste franco-algérien n'est pas la même, le réalisme des décors est poussé ici hors du cadre au profit de grandes plages colorées, parfois binaire, où les corps blafards, toujours vêtus de sombre, prennent place pour

ne conserver que la structure d'une toile à échelle humaine. Personnages peints et individus regardants sont alors côte à côte, mais pas tout à fait ensemble. Se dessine ainsi un paradoxe qui ségrène lorsque le regard se positionne face, ou tout contre ces toiles à la fois catharsis et distanciation brechtienne, à la fois familières et lointaines, à la fois singulières et diluées dans le commun d'un monde préoccupant...



Sans titre, 2018, Huile et cire sur toile, 220 x 140 cm, Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres

C'est ainsi qu'à l'invitation du musée des Arts et Métiers, Djamel Tatah déploie encore une intervention au sein d'un entre-deux, tendu entre la chute et l'envol. Sur des longs tissus blancs, l'artiste a apposé des corps drapés de noirs et traversés par la lumière qui inonde la nef de la Chapelle Saint-Martin-des-Champs. Ces corps gravés, citations de ses toiles peintes au tournant des années 2010, sont alors restitués dans une technique de xylographie. Autour de ces surfaces bidimensionnelles, le regard peut alors tourner de part et d'autre des lignes de rehauts de blancs, où la lumière ploie. Point d'idoles ici, mais une corporalité restituée au cœur de sa condition humaine suspendue dans le temps et l'espace, en un lieu de recueillement. Les corps flottants, mis à distance et surplombant le corps regardant, sont ainsi arrêtés au moment de leur élévation, à moins qu'ils ne menacent d'atterrir jusqu'à nous.



Sans titre, 2018, Huile et cire sur toile, 160 x 100 cm, Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres

répète des motifs, recadre, réagence avec d'autres sources, d'autres écrans colorés, comme pour trouver une manière de décomposer et déconstruire une certaine violence sociale, politique et grégaire, qui silencieusement anime le monde. Aucune nostalgie ne guide ici le peintre, mais bien plutôt « une énergie positive », une mélancolie relationnelle (D. Tatah, *Art Press*, 2004) face à l'inquiétude d'un monde oppressant qu'il tente de questionner sereinement dans le silence de la peinture.

Les yeux de ces personnages, tantôt extraits de citations réappropriées de grandes œuvres de l'histoire de l'art, tantôt surgis du théâtre de la réalité tragique contemporaine, sont tour à tour fuyants, clos ou braqués sur le spectateur et nous rappellent *in fine* qu'ils aussi nous regardent parfois, mais surtout risquent, comme l'une de ces figures, de nous toucher du bout des doigts, si ce n'est nous happer...

Depuis la Galerie Poggi, l'expérience du regard joue elle-même avec une variation d'échelle, de focale, de cadrage et c'est peut-être le cerne des figures et les détails saillants qui nous guident vers des espaces identifiables. Du silence des figures isolées surgit ainsi l'éloquence d'un *étant au monde*. Sans entrer dans une analyse éthérée ou hautement philosophique, ce que le regardeur.euse expérimente est bien ici de l'ordre du *Dasein* formulé par Heidegger ; un *étant au monde* où l'expérience existentielle offre une porte d'entrée dans l'appréciation de sujets, *Sans titre*, a priori hors contexte. Or, à bien y regarder, la sélection des six tableaux choisis par l'artiste pour cette exposition nous mène au cœur de l'histoire et de l'actualité du monde. Les images sources dans lesquelles puise Djamel Tatah sont issues de l'actualité non hiérarchisée des tragédies contemporaines. C'est alors qu'apparaissent pêle-mêle des figures suggérées et habitées : un « homme des rues », - *homeless* de New York photographié en 1992 par l'artiste -, un masque décroché d'une sculpture de Palmyre détruite par Daech, un gisant extrait d'une photographie de la guerre en Irak, un mort « réanimé » depuis le détail d'une fresque de Piero della Francesca, ou des *hitistes* hors du cadre du temps, toujours, inexorablement, rejetés à la lisière du droit de cité. L'artiste

Emilie Goudal
Mars 2019



Sans titre, 2016

Huile et cire sur toile

80 x 60 cm

Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres

| Installation au musée des Arts et Métiers

Eglise Saint-Martin-des-Champs
À partir du 17 mai 2019

En partenariat avec le CNAM

« En complément de cette exposition [à la galerie Poggi], j'ai été invité par le musée des Arts et Métiers à intervenir dans l'église Saint-Martin-des-Champs. J'ai voulu revenir sur l'idée des chutes en vol que j'avais traitée dans un ensemble de tableaux blancs dans les années 2009-2010. Mais cette fois, j'utilise la technique de la xylographie sur tissu transparent pour jouer avec la lumière qui circule dans la nef de la chapelle. L'impression recto-verso permet de tourner autour de l'œuvre et de saisir la lumière de façon différente. »

- Djamel Tatah



Djamel Tatah à l'Atelier Michael Woolworth, 2019

Biographie

Né en 1959, l'artiste Franco-Algérien a étudié à l'Ecole des Beaux-arts de Saint-Etienne entre 1981 et 1986. Il enseigne à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris depuis 2008. Il vit et travaille en Provence.

De multiples expositions personnelles lui ont été consacrées en France et à l'étranger, notamment au Centre d'Art de Salamnaque (Espagne 2002), au Musée Guangdong à Canton (Chine 2005), au Musée des Beaux-arts de Nantes (France 2008), au Musée d'art moderne et contemporain de Nice (France 2009), à la Villa Medici à Rome (Italie 2010), au Château de Chambord (France 2011), au Musée d'art moderne et contemporain d'Alger (Algérie 2013), à la Fondation Marguerite et Aymé Maeght et au Musée d'art moderne de Saint-Etienne (France 2014).



Son oeuvre est présente dans d'importantes collections publiques et privées dont la Fondation d'Art Barjeel (Sharjah), le British Museum (Londres), le Musée National d'Art Moderne Centre-Pompidou (Paris), le Macaal (Marrakech), la Fondation Marguerite et Aymé Maeght (Saint-Paul).

* * * * *

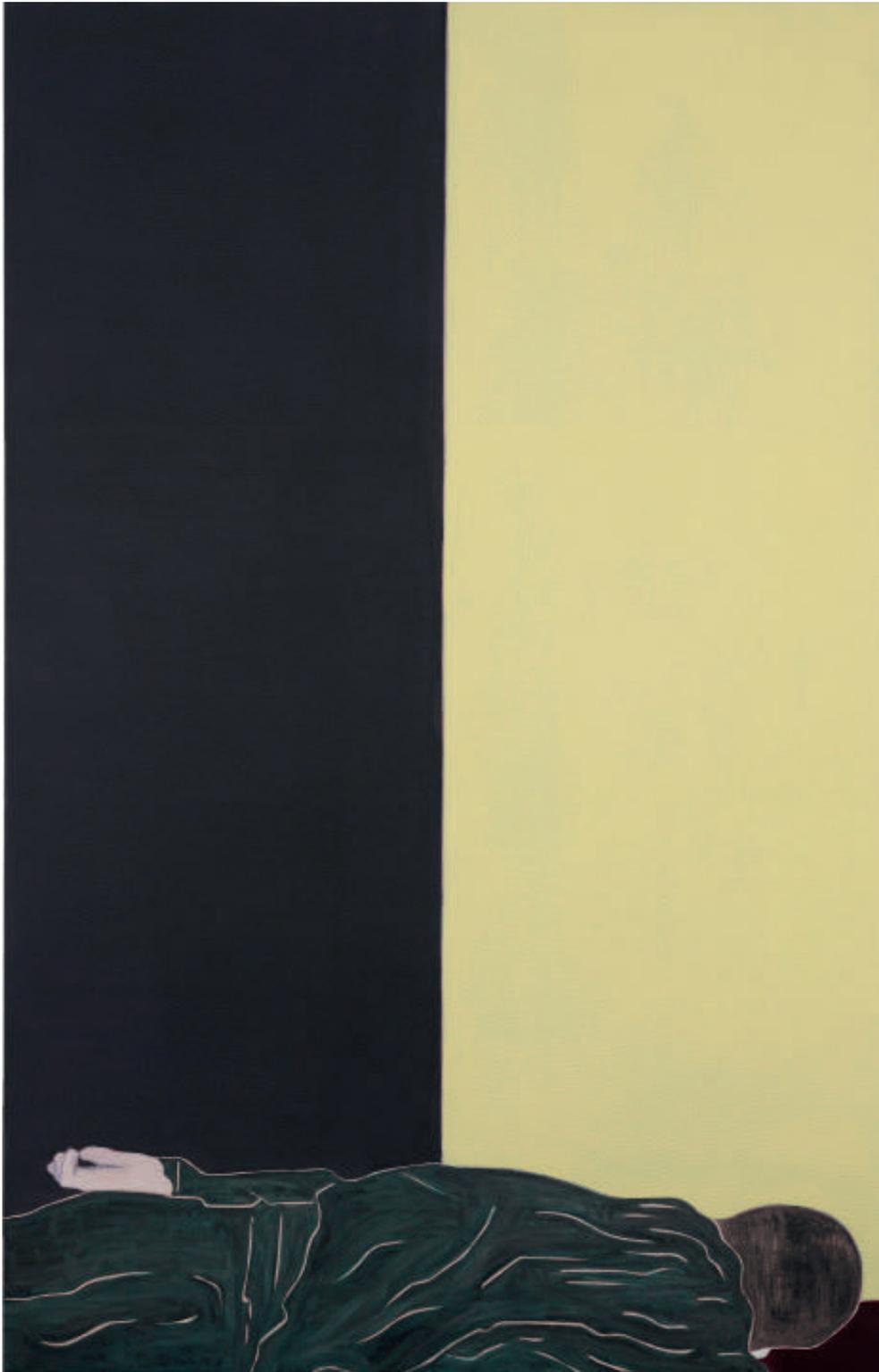
Récemment, la Collection Lambert en Avignon lui a dédié une exposition monographique faisant dialoguer ses oeuvres avec celles de la prestigieuse collection minimaliste d'Yvon Lambert. Le musée Matisse à Nice lui consacrera une exposition individuelle à la rentrée 2020, dont le commissariat sera assuré par Eric de Chassey, sur une invitation de Claudine Grammont.

« Ma peinture est silencieuse. Imposer le silence face au bruit du monde, c'est en quelque sorte adopter une position politique. Cela incite à prendre du recul et à observer attentivement notre rapport aux autres et à la société. »

- Djamel Tatah



Sans titre, 2018
Huile et cire sur toile
220 x 140 cm
Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres



Sans titre, 2018

Huile et cire sur toile

220 x 140 cm

Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres



Sans titre, 2018

Huile et cire sur toile

220 x 140 cm

Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres



Sans titre, 2018

Huile et cire sur toile

80 x 60 cm

Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres



Sans titre, 2014

Huile et cire sur toile

200 x 600 cm

Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres



Sans titre, 2018

Huile et cire sur toile

160 x 100 cm

Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres



Sans titre, 2018
Huile et cire sur toile
120 x 100 cm
Courtesy Galerie Poggi, Paris & Ben Brown Fine Arts, Londres

Djamel Tatah meets Rachid Taha

Entretien piloté par **Richard Leydier**

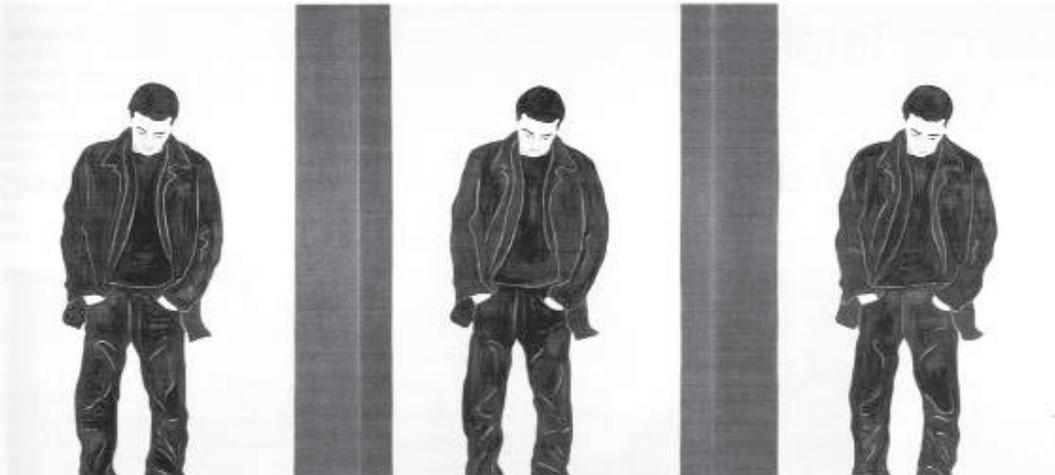


DJAMEL TATAH et RACHID TAHA devant un portrait de Franz Fanon par Mustapha Boutadjine. (Ph. R. Leydier). *Tatah and Taha with a portrait of Franz Fanon*

Meets est une nouvelle rubrique : nous demandons à un artiste avec quel musicien, dont il apprécie particulièrement le travail, il aimerait s'entretenir. Puis nous organisons la rencontre, suivie d'une discussion informelle. Après Marc Desgrandchamps et Bertrand Burgalat (voir ap 321, mars 2006), Djamel Tatah a choisi Rachid Taha. Mais ces deux-là n'ont pas eu besoin d'un entremetteur pour se rencontrer : ils sont amis depuis le début des années 1980. On connaît bien désormais les tableaux silencieux de Djamel Tatah, dont les figures semblent esquisser de curieuses chorégraphies. Rachid Taha, lui, a fondé en 1981, à Lyon, le groupe Carte de séjour, resté célèbre pour la reprise qu'il fit de *Douce France* de Trénet. Depuis 1989, le chanteur poursuit une brillante carrière solo, mélangeant d'une manière inédite musiques orientale, rock, électro... La rencontre a eu lieu chez lui, peu avant l'exposition de Djamel Tatah à la galerie Kamel Mennour, Paris, du 18 mai au 30 juin 2006.

■ **Richard Leydier** : *Quand et où vous êtes-vous rencontrés ?*

Djamel Tatah : En 1982. Je venais juste d'entrer à l'école des beaux-arts de Saint-Étienne. J'étais alors un grand amateur de rock et de musique populaire, et j'entends le premier 45 tours d'un groupe nommé Carte de séjour. Je me renseigne, et je m'aperçois qu'ils habitent à Lyon. Un week-end, je me rends à une fête



DJAMEL TATAH. Sans titre. 2005. Huile et cire sur toile. 220 x 480 cm (triptyque). (Court. galerie Kamel Mennour, Paris ; Ph. J.-F. Loei). *Untitled. Oil and wax on canvas*

dans le local du groupe, dans le quartier de la Croix-Rouge. On a commencé à se voir régulièrement, et puis après je les ai suivis en tournée en Algérie.

Rachid Taha : Un peu plus tard, tu m'a permis de toucher mon premier cachet en cash...

D.T. : Oui, c'est juste. En 1985-86 se tient une exposition de Robert Combas au musée d'art moderne de Saint-Étienne. Les conservateurs me demandent si je connais un petit groupe de rock pour animer la soirée de vernissage. Et je fais venir Rachid et Carte de séjour...

Est-ce que Carte de séjour entretenait des rapports avec la scène rock locale, comme le groupe Starshooter ?

R.T. : Je connaissais surtout la sœur du batteur de Starshooter, Elisabeth D., qui était journaliste à *Actuel* et qui a écrit le premier article sur Carte de séjour. Mais on avait peu de relations avec le milieu du rock, car c'était plutôt bourgeois : il n'y avait pas de *rebeus*. Les seuls musiciens *rebeus* qui ne jouaient pas de musique populaire orientale faisaient du jazz rock. Pourtant, dans les années 1960, le premier rocker français avait été un Marocain black : Vigon. Mais à Lyon, dans les années 1980, il n'y avait que les bourgeois qui faisaient de la musique, qui avaient les moyens de se payer des guitares. Un seul groupe sortait du lot : Factory, de Givors. Mais on était assez isolés en fait. Comme on ne trouvait pas de maison de disques, avec notre manager, Bernard Meyet, qui était quelqu'un de très cultivé (il m'a fait connaître Artaud), nous avons créé le label Mosquito. Nous y avons notamment fait un album avec Bryon Gysin.

Vous écoutiez quoi comme musique à l'époque ?

R.T. : En France, la logique voulait qu'on aime soit la soul, soit le rock. L'avantage, pour des gens comme Djamel et moi, c'est qu'on appréciait les deux.

D.T. : En gros, on se situait entre Elvis Presley et Marvin Gaye.

R.T. : Moi, je n'aimais pas le reggae, car je trouvais sa philosophie trop proche d'un intégrisme. En revanche, j'ai grandi avec la musique indienne. Et j'ai découvert le raï avec les femmes, en allant au hammam.

Le verre de rouge

J'aimerais qu'on évoque l'arrivée des artistes d'origine maghrébine dans le domaine de la culture, et notamment la musique. Vous étiez les premiers, avec Carte de séjour, à déborder le milieu immigré pour toucher d'autres publics.

R.T. : En fait, on perpétuait un côté populaire. Car n'y a pas plus populaire que les immigrés. Quand ils quittent leur pays, ils amènent deux choses avec eux : la musique et la nourriture. Il y a un élément très important dans la culture algérienne et kabyle : c'est les bars. À Paris, il y a deux types de propriétaires de bars : les auvergnats et les kabyles. Ce sont d'ailleurs tous des «boughoules», puisque ce terme dérive du mot *bougnat*. Les bars, ça a été la base de la révolution algérienne. Et la musique, ça se joue dans les bars...

Pour ce qui est de l'art contemporain, Djamel a été un des premiers artistes d'origine algérienne en France, mais c'est aujourd'hui seulement que le phénomène devient plus visible, avec notamment Saadane Afif, Adel Abdessamed, Kader Attia... Pourquoi cela a-t-il été si tardif ?

R.T. : ... parce qu'on n'avait pas le temps de

penser à ça ! On est des prolos. Franchement, tu connais beaucoup d'artistes qui viennent vraiment du prolétariat ?

D.T. : Quand tu es issu d'un milieu prolétaire, d'abord tu passes par l'usine, le verre de rouge, toutes ces conneries-là, et à un moment donné, il y a des hasards et des désirs qui font que c'est de l'art que tu veux faire. C'est comme ça que ça s'est passé pour moi.

Où, on le sait bien, le milieu culturel et médiatique est principalement parisien intramuros...

R.T. : ... et xénophobe. Je vais te donner un exemple. Djamel comme moi, on n'a jamais pensé qu'on avait quelque chose à prouver. Dernièrement, j'ai vu en couverture d'un journal un dossier consacré aux «arabes qui ont réussi». On n'est pas des singes ! Les singes qui ont réussi ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

C'est clair qu'il y a en France un rapport gêné et embarrassé aux artistes maghrébins. Et le risque, pardonnez-moi l'expression, c'est de passer pour...

D.T. : ...un «bicot de service» ?

Voilà. L'un comme l'autre, vous ne vous êtes jamais retrouvés dans cette position. Comment êtes-vous parvenus à éviter ce piège ?

R.T. : Juste par la création, sans se poser de questions à ce sujet, et en travaillant avec des gens très différents. Dans les années 1980, quand j'ai ouvert ce club à Lyon, qui s'appelait Au refoulé, on passait toutes sortes de musiques ; j'organisais des soirées cabaret, de performances, avec Régine Chopinot, Philippe Decoufflé, et puis Stephan Eicher, Alan Vega... On était capables d'écouter Michelle Torr, Adamo, ou les Sex Pistols. Tout Lyon venait,

c'était devenu l'endroit branché, on acceptait tout le monde, alors que la plupart des boîtes de nuit filtraient les entrées. C'était ouvert. De la même manière, aujourd'hui, ça étonne les gens que je travaille avec Brian Eno, Patti Smith, Robert Plant, Laurie Anderson. Parce que je connais leur valeur : ce sont de véritables artistes. Quand je parle avec Eno, c'est le même langage.

D.T. : Ce qui m'intéresse dans le travail de Rachid, c'est le déracinement d'une identité pour en créer une autre, tout à fait autonome. C'est intéressant pour retrouver l'art, car ce dernier constitue une forme de liberté dans l'expérience. C'est un arrachement. Rachid ne renie rien, mais il arrache tout pour replanter.

Justement, quelle place tiennent vos origines dans votre travail ? Vous semblez les gérer chacun d'une manière très différente. Djamel, elles sont très discrètes dans ta peinture.

D.T. : Chez Rachid, les origines sont plus reconnaissables parce qu'il chante en grande partie en arabe, tandis que moi j'utilise une langue silencieuse, celle de la peinture.

R.T. : Moi, je pense que Djamel est plus maghrébin que moi. Ses couleurs, je les retrouve dans le Maghreb. Il a une manière non pas discrète, mais élégante de jouer avec les origines. Moi, je suis plus brutal. Il se retient plus, tandis que je suis plus primitif. Il a une pudeur que je n'ai pas. Mais sur les origines, je vais te dire un truc : nous, on fait revivre des gens comme Zola ou Picasso. Quelque part, on est des réfugiés politiques. Djamel et moi, on rêverait sans doute d'aller vivre en Algérie, parce que c'est un pays magnifique ; mais politiquement, ce n'est pas possible. Et la manière dont ils traitent leurs femmes ! C'est pourquoi je dis toujours que je suis un Algérien d'origine française.

La condition du mutant

Quand on regarde vos productions respectives, on a un peu de mal à trouver des liens formels entre vos deux univers, entre le silence des tableaux de Djamel et la voix éraillée de Rachid. Le seul que je discerne, c'est un sentiment nostalgique, voire mélancolique...

D.T. : Mélancolique oui, mais pas nostalgique. La mélancolie est un sentiment humain de générosité, parce qu'il est en relation à l'autre. C'est une histoire d'amour. En effet, quand je travaille, il y a une énergie très positive de quelque chose auquel je ne crois quasiment pas, un monde qui dégringole tous les jours devant mes yeux, alors que je tente de construire. Et cela provoque un sentiment de mélancolie. Tu es d'accord ?

R.T. : Oui, c'est pour cela qu'on se ressemble. Mais il y a une autre chose importante, c'est le respect de l'autre. Cela peut paraître un peu idiot, mais c'est important d'avoir des amis respectueux de toutes origines.

D.T. : Oui, les individus avant tout. Un jour,

Rachid, tu as dit que tu étais un mutant. Il faut être en devenir, en transformation. La condition du mutant est une condition d'ouverture et de tolérance. Sinon, on est un nostalgique attaché à son passé.

R.T. : Des mutants qui viennent d'ailleurs et de partout.

Tout au long de cette interview, j'ai joué l'avocat du Diable en vous interrogeant sur vos origines. Rachid, tu enregistres souvent en Angleterre. Les journalistes anglais ne te posent pas ce genre de questions, n'est-ce pas ?

R.T. : Non, bien sûr. En France, on a encore l'Algérie en travers de la gorge. C'est un nom qu'on n'arrive pas à prononcer. Pour certains journalistes anglais, et ça me fait marrer, je suis le plus grand chanteur du monde. On a fait un concert avec Brian Eno à Londres, contre la guerre en Irak. Eno n'était pas monté sur scène depuis vingt ans, et il voulait bien le faire à condition de jouer avec moi. Il n'y avait pas de journaliste français pour relayer l'information. N'importe quel chanteur français qui monterait sur scène avec Eno, Patti Smith ou Mick Jones aurait des pleines pages dans la presse hexagonale. Je n'ai aucune rancœur par rapport à ça, parce qu'à la limite, je suis encore plus prétentieux : je me dis qu'ils n'ont rien compris, et que véritablement, nous sommes au-delà, nous sommes des mutants.

Djamel, sur les liens entre musique et peinture, tu dis souvent que «la couleur c'est de la note», que «le tableau résonne, crée une musique de la sensation... le fond comme basse, la figure comme variation».

D.T. : La basse, c'est la «sourdité», c'est la non-violence, un «bom-bom-bom» qui organise l'espace, qui n'agresse pas, ne crie pas. La basse, c'est le rythme du cœur.

Rachid, tu connais un peu l'art contemporain, hormis Djamel ?

R.T. : Je le connais d'une manière un peu exotique. L'expression «art contemporain», c'est un peu comme si, au moment de donner un prénom à son fils, il fallait lui en trouver un second pour faire plaisir à quelqu'un. L'art c'est l'art. L'art, c'est comme la musique : il y en a de la bonne et de la mauvaise...

C'est pour cela que tu dialogues avec des gens comme Eno ou Laurie Anderson, qui sont à cheval sur plusieurs domaines ?

R.T. : Tout à fait.

J'ai entendu parler de court-métrages...

R.T. : Je suis passionné par le cinéma italien — les *Monsters*, les films de Vittorio de Sica... — et j'ai eu envie de créer toute une série de petits films dans le même esprit. Des producteurs sont intéressés, et même si ce projet n'aboutit pas avec eux, je les réaliserai tout seul. ■

D.T. : Yes, individuals above all. Rachid, you once said you were a mutant. You have to be evolving, in a process of transformation. Being a mutant means being in a state of openness and tolerance. Otherwise, you remain nostalgically attached to your past.

R.T. : Mutants who come from elsewhere, and all over.

All through this interview I have been playing devil's advocate by questioning you about your origins. Rachid, you do a lot of recording in London. English journalists don't ask you that kind of question, do they?

R.T. : No, of course not. In France, Algeria still sticks in the craw. People can't bring themselves to say the word. It makes me laugh. Some English journalists think I'm the greatest singer in the world. We did a concert with Brian Eno in London, against the war in Iraq. Eno hadn't been on stage for twenty years, and he was willing to do it providing he played with me. Just about any French singer you can think of who got up on stage with Eno, Patti Smith or Mick Jones would get pages and pages in the French press. I'm not bitter about that because maybe I'm even more pretentious: I tell myself they just don't get it, that we really are beyond that, we are mutants.

Bass is Non-Violence

Djamel, about the connections between music and painting, you often say that "color is a note," that "paintings resonate, create a music of sensations... the ground as bass, the figure as variation."

D.T. : Bass is what is "muffled," it's non-violence, a "boom-boom-boom" that organizes space, that doesn't aggro you, doesn't shout. Bass is the rhythm of the heart.

Rachid, do you know much contemporary art, apart from Djamel?

I know it in a rather exotic way. The expression "contemporary art" is like when you are choosing your son's name, and you have to find a second name to make somebody else happy. Art is art. It's like music, there's good and bad.

That's why you exchange with people like Eno and Laurie Anderson, who work across several different fields?

R.T. : Exactly.

I heard about plans to make some short films.

R.T. : Yeah, I'm crazy about Italian cinema — *The Monsters*, the films of Vittorio de Sica — and wanted to make a whole series of short films in the same spirit. Producers are interested, and if the project doesn't work out with them, I'll make them on my own. ■

Translation, C. Penwarder

Rachid Taha's latest album is *Takitor* (2004).

Galerie Jérôme Poggi

2 rue Beaubourg – 75 004 Paris – France
+33 (0)9 84 38 87 74 – galeriepoggi.com

Mar. – Sam. 11.00 – 19.00
Tue. – Sat. 11 am – 07 pm

EXPOSITIONS

| Sidival Fila - solo show
22 Juin - 31 Juillet 2019
Galerie Jérôme Poggi, Paris

| Paul Mignard- solo show
Octobre - Novembre 2019
Galerie Jérôme Poggi, Paris

| Bady Dalloul - solo show
Septembre - Octobre 2019
Galerie Jérôme Poggi, Paris

| Bertrand Lamarche - solo show
Novembre - Décembre 2019
Galerie Jérôme Poggi, Paris

FOIRES / ÉVÉNEMENTS

| PARIS GALLERY WEEKEND (FR)
17 - 19 Mai 2019
Djamel Tatah - solo show

| ART-O-RAMA (FR)
30 Août - 1 Septembre 2019
Maxime Bondu, Bady Dalloul, Nikita Kadan

| FIAC (FR)
17 - 20 octobre 2019
Paul Mignard et Marion Verboom

| ART BASEL - Unlimited (CH)
13 - 16 Juin 2019
Kapwani Kiwanga

ARTISTES

| **Babi Badalov** (AZ, 1959)
| **Fayçal Baghriche** (DZ/FR, 1972)
| **Anna-Eva Bergman** (NO/FR, 1909–1987)
| **Maxime Bondu** (FR, 1985)
| **Julien Crépieux** (FR, 1979)
| **Bady Dalloul** (FR, 1986)
| **Larissa Fassler** (CA, 1975)
| **Sidival Fila** (BR, 1962)
| **Yona Friedman** (HU, 1923)
| **Nikita Kadan** (UA, 1982)

| **Kapwani Kiwanga** (CA/FR, 1978)
| **Bertrand Lamarche** (FR, 1966)
| **Paul Mignard** (FR, 1989)
| **Wesley Meuris** (BE, 1977)
| **Sophie Ristelhueber** (FR, 1949)
| **Société Réaliste** (FR/HU, 1982/1972)
| **Djamel Tatah** (FR, 1959)
| **Georges Tony Stoll** (FR, 1955)
| **Marion Verboom** (FR, 1983)
| **Kees Visser** (NL, 1948)